

Séance du 11 juin

M. Denis BRUNA, a. c. n., présente une communication intitulée : *Les enseignes de pèlerinage et les coquilles Saint-Jacques dans les sépultures du Moyen Age en Europe occidentale* *.

Après avoir visité un sanctuaire, le pèlerin médiéval exhibait en permanence une enseigne de pèlerinage ou une coquille naturelle Saint-Jacques. Ces pièces d'apparence modeste protégeaient le pèlerin des dangers de la route et lui permettaient d'avoir accès aux avantages de l'hospitalité et des œuvres de charité. La présence de ces objets de dévotion dans un contexte archéologique funéraire témoigne de leur importance et de leur valeur au moment de la mort.

Le regroupement de ces insignes découverts dans une sépulture médiévale ou dans la terre de remblai d'un cimetière de plus d'une centaine de sites d'Europe occidentale (fig. 1), révèle dans un premier temps, de nouvelles informations sur le pèlerin médiéval, puis sur l'apparition du souvenir de pèlerinage et, enfin, sur sa fonction et surtout sur son symbolisme.

Sur les mauvaises routes et par toutes les saisons, le pèlerinage devient vite une épreuve, une pénitence, un sacrifice. La marche est le supplice du pèlerin, ce dernier en est le martyr. Le danger et la mort étaient omniprésents. Nul en quittant sa maison n'était sûr d'atteindre le sanctuaire et de retrouver sa famille.

L'étude ostéologique et celle des enseignes de pèlerinage permettent de faire quelques remarques : certains squelettes présentent des traces d'agressions ou de blessures. C'est le cas d'un des pèlerins de Saint-Avit-Sénieur (Dordogne) qui s'était fracturé le bras et était certainement mort par impact de projectile, probablement une

* La présente publication est extraite d'un D. E. A. sur ce sujet présenté en juin 1991 à l'Université de Paris I Panthéon-Sorbonne et dirigé par M. Léon Pressouyre.

Que M. Léon Pressouyre trouve ici l'expression de ma profonde reconnaissance pour ses précieux conseils et pour sa confiance témoignée tout au long de cette étude.

S'il m'est impossible de remercier ici nommément tous ceux qui m'ont aidé à réaliser ce travail, je voudrais du moins exprimer ma gratitude à M. Régis Bertholon, directeur scientifique à l'Institut de restauration et de recherches archéologiques et paléométallurgiques de Compiègne, à M^{me} Nicole Meyer, responsable du mobilier archéologique de Saint-Denis et à M^{me} Anne-Marie Réal du laboratoire de malacologie du Museum national d'histoire naturelle de Paris.

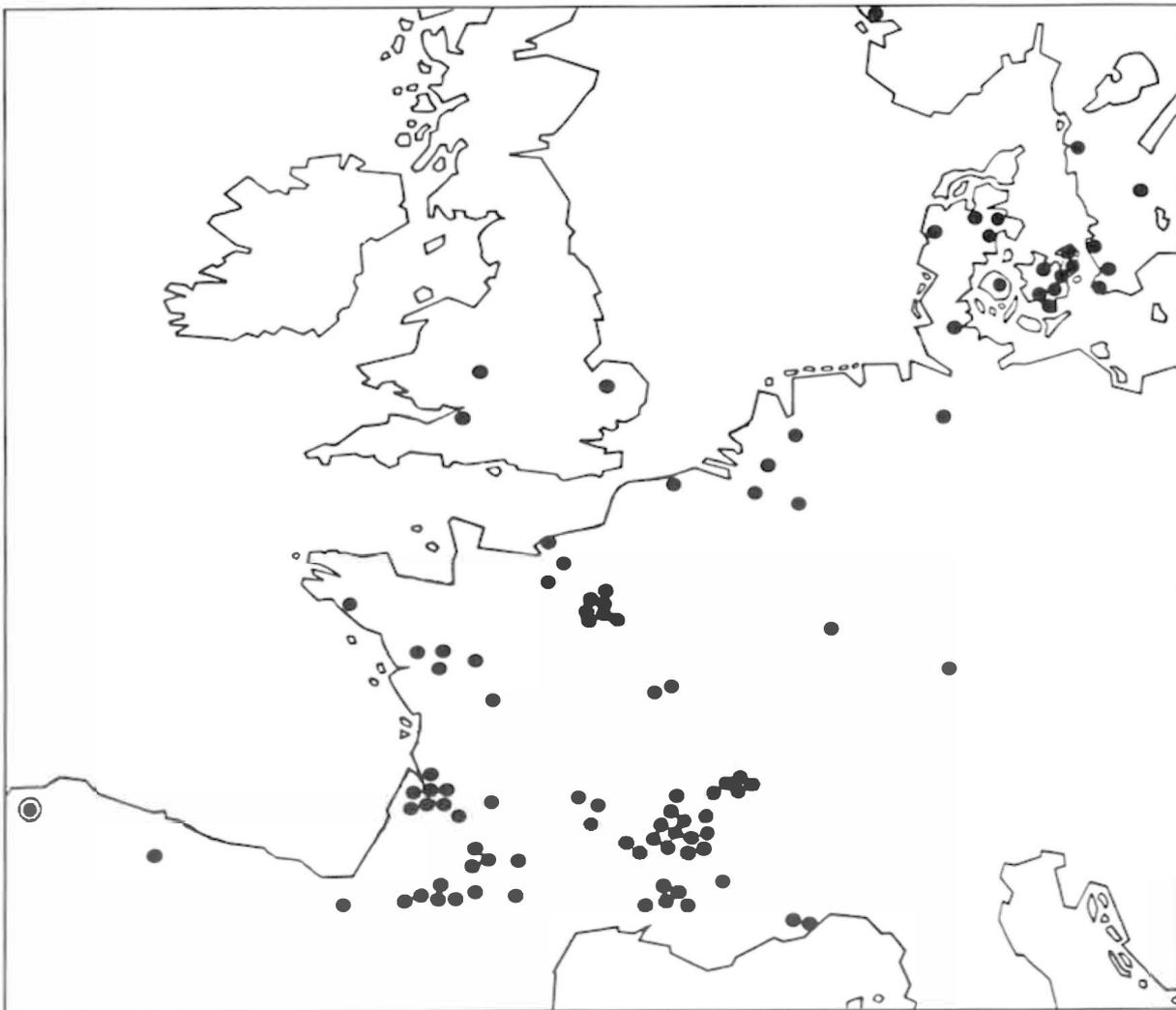


FIG. 1. — INSIGNES DE PÈLERINS
DÉCOUVERTS DANS UN CONTEXTE ARCHÉOLOGIQUE FUNÉRAIRE
EN EUROPE OCCIDENTALE

fronde. Le pèlerin inhumé dans la cathédrale de Worcester (Angleterre) quant à lui aurait souffert de deux blessures de flèches ¹. Mais nous ne pouvons pas déterminer si ces fâcheux incidents sont intervenus au cours de leur pérégrination. En revanche, l'étude du squelette, particulièrement bien conservé dans ce dernier cas, fait apparaître un certain nombre de stigmates caractéristiques du pèlerin : faiblesse des articulations, en particulier des genoux, grosseur des muscles des mollets, développement important du tendon se situant au niveau du gros orteil ; de même l'inflammation de l'épaule prouve que le pèlerin s'aidait fréquemment d'un bâton.

1. Sur le fémur gauche, une protubérance se remarque ; il s'agit probablement d'une pointe de flèche ou d'un objet tranchant qui est venu se fixer à cet endroit. La découverte en 1986 de cette sépulture de pèlerin dans la cathédrale de Worcester a fait l'objet d'une étude : Helen Lubin, *The Worcester Pilgrim*, Worcester, 1990.

Grâce aux analyses ostéologiques, nous pouvons mettre en évidence les raisons qui ont poussé certains pèlerins à entreprendre un tel voyage. Par exemple, le pèlerin inhumé à Thetford (Angleterre) était atteint d'une maladie qui a causé la désintégration des articulations des hanches. L'ampoule de Walsingham posée sur son squelette a peut-être été ramenée par le voyageur dans l'espoir d'une guérison miraculeuse². Si la signification du pèlerinage est avant tout religieuse, de nombreux malades et infirmes venaient en effet implorer leur guérison. Des pèlerins impotents, boiteux ou culs-de-jatte sont souvent représentés dans un sanctuaire, s'aidant de béquilles, ou déposant des ex-voto de cire ou de bois.

Les insignes de pèlerinage découverts dans les sépultures renseignent également sur l'itinéraire parcouru par le voyageur : à Lund (Suède), les restes d'un pèlerin âgé de 55 ans au moment de l'inhumation, étaient couverts d'une coquille naturelle et de deux enseignes de métal dont une est à l'image de Notre-Dame de Rocamadour, l'autre à l'effigie de saint Nicolas et provient sans doute de Bari (Italie)³. Ces trois insignes nous permettent de retracer une partie du parcours.

Hélas peu de souvenirs de métal ont été relevés dans les sépultures médiévales. Sur cent neuf sites dénombrés en Europe, seuls huit ont révélé de tels objets. Nous pouvons d'ores et déjà dire que cette rareté n'est pas associée à un problème majeur de conservation du métal dans la terre ou au contact avec des matières organiques (corps en décomposition). Le nombre réduit d'enseignes de plomb et d'étain nous a incité à axer notre étude sur la coquille naturelle Saint-Jacques.

L'étude du célèbre *Guide du pèlerin* nous apprend que celle-ci est l'insigne des pèlerins de Saint-Jacques-de-Compostelle dès le XII^e siècle⁴. L'apparition de la coquille est, semble-t-il, tardive par rapport à la date (vers 800) de la prétendue découverte du tombeau

2. L'ampoule de métal mise au jour dans la tombe du pèlerin de Thetford est aujourd'hui conservée à Norwich, Castle Museum (inventaire : NOR 12.950/259). Voir à ce sujet les publications de Brian Spencer, *Medieval Pilgrim Badges from Norfolk*, Norwich, 1980, et du Norfolk Archaeological Unit, *Excavations in Thetford, 1948-1959 and 1973-1980*, dans *East Anglian Archaeology*, 1984, 22, p. 53.

3. Ces deux enseignes sont actuellement conservées à Lund, Museum Kulturen. Elles proviennent de la tombe 207 du cimetière Saint-Stefan de Lund, fouillée en 1978. Plusieurs sites de la ville suédoise ont révélé une vingtaine de tombes de pèlerins.

4. Le Guide nous indique que dès cette époque les pèlerins pouvaient acheter « (...) des petites coquilles de poissons qui sont les insignes de Saint-Jacques (...) » ; (*in quo crusille piscium id est intersigna beati Jacobi venduntur peregrinis*); cf. Jeanne Viel-liard, *Le Guide du pèlerin de Saint-Jacques-de-Compostelle*, Paris, 1936, rééd. 1990, p. 96-97.

de l'apôtre Jacques et par rapport à celle correspondant à la renommée du sanctuaire compostellan (deuxième moitié du X^e siècle).

La coquille est aussi — et il ne faut pas négliger ce point important — le premier insigne de pèlerin d'Occident. Nous ne savons pas quand le choix de ce signe a été décidé ; les sources sur ce point sont fort discrètes. Aujourd'hui, il est coutume de dire que le pèlerin a élu la coquille comme son signe distinctif dès le début du XII^e siècle. Cette date correspond approximativement au moment où le pèlerinage connut un succès considérable, c'est-à-dire vers 1150. Les premières sculptures monumentales représentant saint Jacques aux vêtements ornés d'un coquillage caractéristique, sont également datées du début du XII^e siècle. Cette date a été retenue comme étant celle de l'apparition et de l'adoption de la coquille par le pèlerin. Toutefois si l'étude iconographique de l'apôtre pèlerin est un moyen de datation digne d'intérêt, il nous paraît plus précis de faire appel aux résultats des fouilles archéologiques — même si les sépultures ne sont pas toujours datées avec exactitude — car il est difficile de tirer un indice chronologique définitif d'un ornement vestimentaire, lorsque ce dernier est porté par des personnages sacrés. Un tel objet est souvent reproduit par les imagiers médiévaux une fois que celui-ci est parfaitement entré dans les mœurs.

Les fouilles exécutées dans le sol de la cathédrale de Compostelle ont révélé à l'intérieur d'une tombe un coquillage naturel percé. Cette perforation indique forcément que le coquillage était destiné à être appendu ; il était sans aucun doute un insigne de pèlerin⁵. D'après le contexte architectural, cette sépulture est datée entre le IX^e et le XII^e siècles ; il s'agirait de la plus ancienne coquille de pèlerin connue. Cette découverte reste cependant en marge des autres.

Par ailleurs il est intéressant de noter qu'un nombre relativement important de coquilles Saint-Jacques a été issu d'une zone archéologique datée à partir du XI^e siècle⁶. Les sépultures de pèlerins découvertes dans le cloître de l'abbaye de Saint-Avit-Sénieur (Dordogne) sont plus précisément datées de la première moitié du XI^e siècle⁷. Cette date reculée est digne d'attention car elle correspond aux pre-

5. La coquille de type *pecten maximus* trouvée dans la cathédrale de Compostelle est conservée à Saint-Jacques-de-Compostelle, Museo de las Peregrinaciones.

6. Les coquilles issues d'une zone archéologique datée du XI^e siècle proviennent des sites suivants : Alba (Ardèche), Bourbon-Lancy (Saône-et-Loire), Genève, Martres-Tolosane (Haute-Garonne), Quiberon (Morbihan), Saint-Avit-Sénieur (Dordogne).

7. Les fouilles de 1965 dans l'ancien monastère de Saint-Avit-Sénieur ont mis à jour deux sépultures de pèlerins (Exposition *Hôpitaux et confréries de pèlerins de Saint-Jacques*, Cadillac, 1967, n° 519) ; Kurt Koster, *Pilgerzeichen und Pilgermuscheln von mittelalterlichen Santiagostrassen, Saint-Léonard, Rocamadour, Saint-Gilles, Santiago de Compostela*, Neumünster, 1983, p. 124, n° M 2 a-d.

miers moments de célébrité du sanctuaire espagnol et permet également de réviser la datation issue de l'étude iconographique du pèlerin.

Si la coquille Saint-Jacques est adoptée par les pèlerins dès la première moitié du XI^e siècle — et peut-être avant si nous retenons la coquille mise à jour dans la cathédrale compostellane — la plupart des mollusques recensés se situent au XII^e, plutôt au XIII^e siècle, c'est-à-dire au moment où Saint-Jacques-de-Compostelle est à l'apogée de sa gloire. Les sépultures de pèlerins de la fin du Moyen Age (XIV^e et XV^e siècles) sont aussi très bien représentées. Au XV^e siècle, des petites figurines de plomb et d'étain à l'image de l'apôtre ont fait leur apparition sur le marché sans que l'usage de rapporter des coquilles naturelles disparût. La coutume d'être inhumé avec de tels attributs s'est perpétuée jusqu'à la fin du XVIII^e siècle ⁸.

La malacologie permet d'étendre nos connaissances sur ce que nous appelons communément la « coquille Saint-Jacques ». Avant d'aborder ce point, nous allons faire appel à la science des mollusques pour rectifier une erreur qui a été trop souvent commise. Dans plusieurs publications sur le pèlerinage de Saint-Jacques, il est fréquent de lire que les pèlerins pouvaient ramasser la coquille emblématique sur les plages de Galice. Or Saint-Jacques se trouve à plus de trente kilomètres de la côte atlantique ; le fait que le pèlerin poursuivait son voyage dans le but unique de ramasser une coquille nous paraît peu acceptable. De plus l'étude biologique de la coquille Saint-Jacques — appelée *pecten maximus* par les naturalistes — nous apprend qu'il est presque impossible de ramasser cette sorte de coquillage au bord de la mer. En effet, le *pecten maximus* est une espèce qui vit uniquement sur les fonds de sable et de cailloux des étages infra et circa-littoraux, c'est-à-dire dans la zone se trouvant après celle des balancements des marées, entre cinquante et cent mètres de profondeur ⁹. La coquille ne pouvait donc pas être simplement recueillie par le pèlerin, à moins que celui-ci soit un plongeur hors-pair !

Les coquilles Saint-Jacques étaient pêchées par des professionnels et étaient certainement transportées jusqu'à Compostelle à dos de mulet. Dès le XII^e siècle, le *Guide du pèlerin* indique que les voyageurs pouvaient acheter des coquilles et des objets utilitaires pour la suite

8. À Aurillac (Cantal), à Lourdes (Hautes-Pyrénées) et à Moissac (Tarn-et-Garonne), des coquilles ont été mises au jour dans des sépultures datées du XVII^e-XVIII^e siècles (Exposition de Cadillac, *op. cit.*, n^{os} 212 et 238).

9. Roger Philippe indique que le *pecten maximus* vit parfois jusqu'à mille mètres de profondeur (*Coquillages et algues marines*, Paris, 1989).

de leur voyage sur le « parvis » de Compostelle ¹⁰. Progressivement le commerce de l'insigne de Saint-Jacques s'est considérablement développé, si bien que dès le XIII^e siècle on compte près de cent stands de vente avec licence dans la cité. La vente des coquilles de pèlerinage est donc parfaitement établie ; les pèlerins achètent leur insigne sur place avant de quitter la ville.

Le *pecten maximus* est un animal marin recouvert de rainures aux arêtes arrondies. Le célèbre naturaliste suédois Carl von Linné a induit en erreur plusieurs générations d'historiens en nommant *pecten jacobaeus*, une espèce différente de coquillage à rainures et arêtes vives vivant en Méditerranée.

Le *pecten maximus* et le *pecten jacobaeus* sont fort ressemblants, mais entièrement distincts. Le premier fréquente les fonds de l'Océan Atlantique, tandis que le second est une variété vivant exclusivement en Méditerranée. La véritable coquille de pèlerin est donc bien le *pecten maximus*. Cependant les deux espèces ont été découvertes dans des tombes de pèlerins du Moyen Age. Le nombre de coquilles de type *pecten maximus* est nettement plus important ; la présence de l'autre variété dans le même contexte nous surprend.

Comment peut-on expliquer l'existence du coquillage étranger dans les sépultures médiévales ?

— Lorsque la célébrité du culte compostellan est devenue importante, la coquille a été adoptée par plusieurs autres sanctuaires. L'image de l'animal marin se rencontre sur quelques enseignes de pèlerinage ou ampoules de métal originaire de plusieurs lieux de culte en activité durant l'époque médiévale. L'exemple le plus connu est le Mont-Saint-Michel. Or le sanctuaire normand a utilisé un petit coquillage coloré du genre *chlamys varius*.

Le *pecten jacobaeus* trouvé dans les tombes des pèlerins serait peut-être un insigne d'un sanctuaire méditerranéen ayant distribué une image fort ressemblante de celle de Compostelle.

Une seconde hypothèse nous paraît plus acceptable :

— À Saint-Jacques-de-Compostelle, le commerce de la coquille était très fructueux si bien qu'il s'est considérablement développé et parfois sur les routes menant au sanctuaire jacobite. Les papes Alexandre III et Grégoire IX accordèrent à l'archevêque de Compostelle le pouvoir d'excommunier quiconque vendrait de semblables coquilles dans une autre ville. Malgré ces terribles menaces, la vente illégale de ces souvenirs est longtemps restée en vigueur ¹¹.

10. « *Post fontem habetur paradisus, ut diximus, pavimento lapideo factus, in quo crusille piscium id est intersigna beati Jacobi venduntur peregrinis, et butti vinarii, sotulares, pere cervine, marsupia, corrigie, cingule et omne genus erbarum medicinalium, et cetera pigmenta, et alia multa ibi ad vendendum habentur* » (Vielliard, *op. cit.*, p. 97).

11. Au XIII^e siècle, Alphonse X de Castille s'opposa à un abus de vente de co-

Il est fort possible que la marchandise de ces vendeurs clandestins provenait des fonds de la Méditerranée. Les espèces de *pecten* se ressemblent beaucoup; aussi ont-elles dû être souvent confondues l'une avec l'autre.

D'autres espèces de coquillages se rapprochant du *pecten maximus* ont été découvertes dans des sépultures de pèlerins de l'époque médiévale : *haliotis*, *acanthocardia tuberculata*.

Il est possible qu'aux yeux du voyageur, la forme ou plutôt l'image de la coquille comme symbole de pèlerinage en général suffisait. Elle ne devait pas être obligatoirement originaire de Galice et a peut-être joué le rôle de simulacre.

Toutefois l'honnêteté de quelques pèlerins peut être mise en doute; il est fort possible que certains d'entre eux se soient fait enterrer avec n'importe quelle coquille pour attester d'un voyage à Saint-Jacques non entrepris.

La coquille est souvent le seul matériel archéologique issu d'un cimetière médiéval et doit donc être examinée avec beaucoup d'attention. Leur étude permet de faire quelques remarques sur « l'aspect physique » de l'insigne de pèlerin au Moyen Age. Pour mener à bien ce point, nous devons établir une comparaison entre les sépultures médiévales et celles des siècles suivants. Dans les tombes du Moyen Age, le pèlerin est revêtu d'une ou deux valves droites (convexe) de coquilles et plus rarement trois ou quatre. Les valves de *pecten* sont de petite taille : leur hauteur se situe entre 49 et 97 millimètres. Le pèlerin médiéval préférait les valves droites de coquilles qui n'avaient pas encore atteint la taille adulte. L'étude du thème iconographique du pieux voyageur confirme cette observation : les coquilles que nous avons relevées sur un grand nombre d'images du XII^e au XV^e siècle environ, sont souvent de petites valves convexes. Au Moyen Age, les trous de suspension sont toujours au nombre de deux et se situent près de la charnière de l'animal marin. Les perforations au niveau des oreilles du *pecten* sont très rares, cette partie de la coquille étant extrêmement vulnérable.

Dès la fin du XIV^e siècle environ, le nombre de coquilles est nettement plus élevé à l'intérieur de la sépulture. Les tombes de cette époque en renferment plusieurs dizaines. Les valves adultes de *pecten* sont nettement plus nombreuses; elles mesurent au-delà de 120 millimètres. Nous notons également la présence de quelques valves gauches (plate) dans les tombes du XVII^e ou du XVIII^e siècle.

Du XI^e au XIII^e siècles environ ces coquilles étaient situées dans la plupart des cas au niveau du bassin. Nous pouvons supposer que ces

quilles sur les routes menant à Compostelle (Esther Cohen, *In haec signa, Pilgrim Badge Trade in Southern France*, dans *Journal of Medieval History*, 1978, t. 11, 3, p. 197).

insignes figuraient sur la besace du pèlerin. La présence de celle-ci au niveau des hanches n'est pas caractéristique de cette période : certaines sépultures contemporaines contenaient des coquilles disposées tout autrement. Plusieurs exemples permettent de constater la diversité de l'emplacement de l'insigne au sein d'un même site et de la même période. Dans plusieurs pays du nord de l'Europe, une tradition funéraire semble s'être transmise de la fin du XII^e au XV^e siècle. La plupart des sépultures provenant des sites allemands, danois ou suédois (pour lesquels nous connaissons la localisation de l'insigne sur les ossements) présentaient la coquille Saint-Jacques sur la cage thoracique. En ce qui concerne en particulier le Danemark, les localités d'Arthus et de Holbaek méritent d'être citées : dans chacun des deux cimetières, une sépulture renfermait une coquille Saint-Jacques dans la main droite du pèlerin.

Dans de très nombreux cas, la situation de la coquille à proximité du bassin, de la poitrine, des épaules et de la tête peut correspondre à leur fixation originelle sur le sac, le manteau ou le chapeau au moment de l'inhumation. Toutefois l'insigne à l'intérieur de la sépulture a pu changer de position. Quelques tombes de notre catalogue ont été violées ou détruites ; l'intervention d'un rongeur à l'intérieur de la tombe peut causer d'importantes modifications ; de même la décomposition des chairs peut également changer la position de la coquille.

Les observations concernant l'emplacement de la coquille sur le corps du voyageur sont approximativement confirmées par les représentations de pèlerins du XII^e au XIV^e siècle.

— Les sculptures du tout début du XII^e siècle de l'église Santa Marta de Tera (Espagne) ou du célèbre portail de Saint-Lazare d'Autun montrent un pèlerin avec une coquille Saint-Jacques sur le sac.

— Au XIV^e siècle, la coquille figure encore sur la besace et il est fréquent de voir une ou deux autres disposées ailleurs sur le costume.

— À partir de la deuxième moitié du XIV^e siècle, le chapeau est plus souvent porteur d'insignes grâce à son large bord. En revanche le manteau est peu orné.

— À l'époque moderne, le mantelet se couvre entièrement d'insignes jacobites.

Ces changements de situation du célèbre coquillage sont solidaires de l'évolution du costume du pèlerin ; c'est en effet au XIV^e siècle que semble apparaître le chapeau à large bord, et c'est au XVI^e siècle que le voyageur se vêt d'une petite cape souvent appelée mantelet. Les représentations de pèlerin à l'époque médiévale ne sont pas toujours le reflet de la réalité. La position de la

coquille d'après les images de pèlerins, ne correspond pas toujours à ce que nous observons dans les tombes. Il n'y a pas une fixation caractéristique à une époque précise.

La coquille symbolise le pèlerinage le plus important de la chrétienté médiévale d'Occident. Elle a éclipsé les souvenirs des autres sanctuaires.

La présence de la coquille Saint-Jacques sur les maisons, les monuments, les croix des chemins, les tombes, témoigne de l'importance qui lui était attachée. Elle indique d'anciens passages des infatigables pèlerins et aussi un certain besoin de protection sur l'interminable et dangereuse route. Nombre de ceux qui firent le pèlerinage l'ont ajoutée sur leur dalle funéraire et aux armes de leur famille au retour pour commémorer leur exploit. Mais le fait qu'on les retrouve dans les tombes accompagnant le pèlerin laisse à penser que la valeur de ces attributs était profonde.

Depuis la Préhistoire et durant l'Antiquité, les coquillages ont souvent servis d'ornements ou d'offrandes mortuaires ; ils revêtaient donc le caractère d'amulettes. Très tôt la coquille a été associée à la mort avant d'être adoptée par les pèlerins de Saint-Jacques.

Les origines de la coquille en tant qu'attribut de Compostelle sont obscures. Une légende conte l'histoire de saint Jacques sauvant un prince entraîné dans la mer par son cheval. Le saint ramena sur la rive le pauvre homme tout couvert de coquilles. Une autre légende relate que le corps de l'apôtre, retiré des flots par ses compagnons, leur était apparu chargé de coquilles. Nous manquons d'indications précises sur l'origine de ces deux légendes, mais nous notons que dans les deux cas, l'insigne en question est sacralisé par la présence de saint Jacques lui-même auprès des coquillages.

La première preuve concrète qui décrit la coquille comme emblème du pèlerinage compostellan est donnée par le *Guide du pèlerin* au XII^e siècle. Ce récit nous apprend qu'un chevalier fut guéri d'un goitre en touchant la coquille d'un pèlerin. Le coquillage n'apparaît pas uniquement comme un attribut mais également en tant que talisman. L'idée d'une persistance d'une religion plus ancienne ne saurait être totalement écartée. Au Moyen Age, la coquille n'était pas considérée comme une offrande mortuaire, mais elle faisait partie du costume de pèlerin dont le défunt était revêtu au terme de son voyage terrestre.

Pour quelles raisons la coquille Saint-Jacques accompagnait-elle le pèlerin tout au long de son chemin, dans la vie comme dans la mort ? Bien des explications ont été proposées pour motiver une aussi singulière coutume. Le naturaliste Arnould Locard a émis une hypothèse savante et séduisante sur la présence exclusive de *pecten*

dans les sépultures de pèlerins ¹². D'après Locard, cette espèce animale détient un symbolisme spécial pour qu'on lui ait accordé une si grande préférence. Le terme *pecten* signifie « peigne ». Cet objet n'était pas uniquement utilisé pour la toilette : des peignes liturgiques étaient employés par les prélats selon un rituel précis durant lequel l'officiant demandait à Dieu de nettoyer son corps et son âme, en un mot de le purifier. Le peigne dont le prêtre faisait usage symbolisait évidemment cette purification. Durant l'époque médiévale, de tels objets étaient placés dans la tombe après avoir coiffé le défunt pour paraître devant Dieu. Le peigne apparaît comme un symbole de purification corporelle et spirituelle. Il semble facile à Arnould Locard d'en déduire que le coquillage de type *pecten* a du être considéré au Moyen Age comme jouissant des mêmes vertus symboliques. Le pèlerin partait sur les routes afin d'être pardonné de ses fautes, c'est-à-dire de se purifier. Le célèbre *pecten* attestait incontestablement son lointain périple et restait la démonstration tangible du pardon de ses péchés, de sa purification.

Un long et éprouvant voyage religieux permettait au pèlerin de racheter son salut. L'accomplissement d'un grand pèlerinage comme celui de Saint-Jacques-de-Compostelle était une assurance, un passeport pour la vie éternelle. Une pérégrination d'une telle importance était l'acte spirituel majeur dans la vie de l'homme médiéval, une manifestation exceptionnelle de piété qui lui avait coûté tant de privations et de souffrances qu'elle lui garantissait une place au ciel.

La fatigue, la faim, les blessures, la peur : le pèlerin a payé très cher le salut de son âme. Au terme de sa vie, le voyageur arborait la preuve incontestable de sa pérégrination : la coquille. Celle-ci apparaissait comme une récompense obtenue après tant de souffrances ; elle avait été sanctifiée par les épreuves de la route et sa présence attestait l'accomplissement de la pieuse mission.

La valeur salvatrice et purifiante du pèlerinage expliquerait la présence de la coquille auprès du défunt pèlerin. Avant de mourir le voyageur demandait à ses compagnons que son corps soit orné de la coquille emblématique, afin qu'à l'heure du Jugement dernier, Dieu le reconnaisse et prenne en compte son courageux et religieux périple.

Sur le portail de la cathédrale Saint-Lazare d'Autun, deux pèlerins, saisis de peur, sortent de leur tombeau. Uniquement vêtus d'une besace, l'un exhibe une petite croix symbolisant le pèlerinage à Jérusalem, l'autre présente une coquille, attribut des pèlerins de Saint-Jacques.

12. Arnould Locard, *Recherches historiques sur la coquille des pèlerins*, Lyon, 1888, p. 75-76.

Les insignes de pèlerin sont des témoins privilégiés d'un des grands aspects de la dévotion populaire au Moyen Age. Utilisée comme outil, l'archéologie funéraire a révélé de nouvelles informations sur le pèlerin médiéval et notamment sur les souvenirs que celui-ci rapportait.

De nombreuses questions ont été soulevées ; certaines le sont encore ; elles trouveront peut-être leur réponse, dans des sources inexplorées ou des indices archéologiques restant encore inexplicés. Le sol de plusieurs régions françaises ou même de pays entiers comme l'Espagne ou l'Italie mériterait d'être plus souvent interrogé. Les résultats obtenus confirmeraient ou infirmeraient les hypothèses émises dans le présent article. La carte des insignes découverts devra être complétée et permettra de saisir davantage l'importance des voyages de ces pèlerins. Cette étude est ouverte et disons même à l'écoute des futures découvertes d'insignes dans les sépultures médiévales.

L'étude des célèbres « églises de pèlerinage », de la sculpture monumentale qui enrichissait les façades, des reliquaires d'orfèvrerie qui contenaient ou contiennent toujours les précieux restes des saints, ou celle des insignes que le pèlerin arborait contribue à une véritable archéologie du pèlerinage.

M^{me} Colette LAMY-LASSALLE, a. c. n., se réjouit de voir M. BRUNA travailler sur un sujet auquel elle a consacré ses recherches et souligne le caractère international que prend maintenant cette étude, en particulier grâce aux récentes contributions hollandaises.

M^{me} Marie-Madeleine GAUTHIER, m. r., note que la carte présentée par M. Bruna ne comprend pas le nord de l'Italie. Or Pistoia a été l'un des grands centres de départ du pèlerinage de Saint-Jacques et pourrait fournir une explication à la présence, parmi les coquilles découvertes, du *pecten jacobus* méditerranéen. Elle rappelle aussi que M^{me} Alison Stones, a. c. é., prépare une nouvelle édition du *Guide du pèlerin de Saint-Jacques*, avec texte latin et traduction anglaise, et que le livre de Luis Vasquez de Parga sur les *Libri sancti Jacobi* avait été financé par la Shell Inc. dont l'emblème est bien connu.

M. Hervé PINOTEAU, a. c. n., signale un autre livre publié à Londres par la même Shell Inc., en 1957, *The Scallop, Studies of a Shell and its Influence on Humankind*, ouvrage collectif dans lequel huit spécialistes étudient les divers aspects de la coquille Saint-Jacques (biologie, histoire, héraldique, gastronomie...), montrant, entre autre, que la coquille, berceau de Vénus, était insigne de vie, d'amour et de résurrection, ce qui explique sa présence sur des tombes antiques.

M. Philippe SERINGE, a. c. n., observe que le défunt avait avec sa coquille une sorte de passeport pour l'au-delà et que l'on trouvait déjà des coquilles dans les tombes préhistoriques.

M^{me} GAUTHIER compare ce symbolisme avec celui de l'escargot, qui, aux XIV^e et XV^e siècles, annonçait la Résurrection.

M^{me} Danielle GABORIT-CHOPIN, m. r., se demande si la présence d'une coquille dans une tombe signifie toujours que le défunt a effectué le pèlerinage à Compostelle puisqu'il y avait des ventes illicites de coquille sur les routes. D'autre part, peut-on savoir à partir de quelle date on trouve des coquilles de jais.

Pour M. BRUNA, par référence aux travaux de M^{me} A. Franco-Mata, les coquilles de jais n'ont pas été fabriquées à Compostelle avant le XV^e siècle.

M. SERINGE note que la découverte d'une coquille ne signifie pas toujours un voyage à Compostelle puisque d'autres pèlerinages ont aussi adopté cette enseigne, tandis que M^{me} May VIEILLARD-TROÏEKOUROFF, a. c. n., suggère que des coquilles pouvaient être achetées à Saint-Jacques pour des amis, en quelque sorte comme « souvenirs », et s'intéresse aux insignes de plomb.

M. BRUNA précise que des coquilles de plomb ont été fabriquées à Compostelle dès le XII^e siècle, mais que, si l'on en a trouvé dans les dragages, on n'en a pas découvert dans les tombes.

M. Louis CAROLUS-BARRÉ, m. h., voudrait savoir à partir de quelle date les coquilles apparaissent dans l'héraldique.

M. Pierre GASNAULT, m. r., mentionne les représentations figurées de coquilles dans les marges des livres d'Heures et pense que, parmi les sources littéraires envisageables, les récits de miracles pourraient décrire des enseignes.

M^{me} Patricia STIRNEMANN, a. c. n., précise qu'aux XV^e et XVI^e siècles, en Flandre et aux Pays-Bas, on trouve fréquemment dans les marges des livres d'Heures la représentation d'enseignes de pèlerins et cite à titre d'exemples les Heures d'Englebert de Nassau (Oxford, Bodleian Library, Douce 219-220) où une collection de médailles et enseignes entoure l'image de la Vierge au début d'une prière en son honneur au fol. 19 v^o; dans ce même manuscrit, aux Vêpres des Heures de la Croix (fol. 84 v^o), l'image de la Descente de la Croix se détache sur un fond quadrillé comportant 68 coquilles en or et argent.

Plus rarement, quelques enseignes véritables ont été conservées dans les livres de dévotion, cousues sur le parchemin (cf. J. Plotzek dans *Andachtsbücher des Mittelalters aus Privatbesitz*, Cologne, 1987, p. 54 et les articles de K. Köster sur les représentations d'enseignes dans les livres de dévotion, cités par Plotzek, p. 196, 208).

Enfin, tout à fait insolite est le cas de la superbe image de la Vierge *Immaculata* attribuée à un artiste de l'entourage des frères Limbourg (le « Breviary Master »). Le feuillet, qui à l'origine fut peut-être une image indépendante, a été rapporté dans un livre de prières de Philippe le Hardi, duc de Bourgogne (Bruxelles, Bibl. royale, ms. 11035-11037). De part et d'autre de la Vierge allaitant subsistent des traces de couture, empreintes et décharges indiquant qu'au moins une demi-douzaine d'ex-voto y furent attachés à un moment donné (M. Meiss, *The Limbourgs and their Contemporaries*, Londres, 1974, t. I, p. 236; t. II, fig. 609).

M. Pierre SALAMA, m. r., signale qu'en Afrique du nord les rites funéraires protohistoriques montrent l'emploi de coquilles, toujours percées. D'autre part, l'anthropologie médiévale lui paraît souvent très sérieuse,

comme le montre l'étude d'une maladie nerveuse détectée sur un saint de Djemila.

M. Carol HEITZ, m. r., rappelle le sarcophage orné de coquilles de Jouarre et, à Tavant, l'image d'un pèlerin dont le bonnet s'ornait, semble-t-il, d'une coquille.

M. Henri LAVAGNE, m. r., est intrigué par le manteau de pèlerin semé de coquilles, montré par M. BRUNA; il se souvient en avoir vu un sur un portrait du comte de Clermont, peint par Drouais.

M. BRUNA met ce portrait en relation avec la mode du XVIII^e siècle qui poussait de grands personnages, par exemple Madame de Pompadour, à se faire représenter en pèlerin, thème auquel une communication de M. de La Coste-Messelière avait été consacrée en 1984, comme le rappelle M. GASNAULT (*B. S. N. A. F.*, 1984, p. 33-48 et pl. I et II).

Enfin, M. François BRAEMER, m. r., établit un parallélisme avec le pèlerinage antique, qui pouvait être accompli par la personne ayant fait un vœu ou par un remplaçant, et pour lequel on achetait des *ex-voto* tout faits, ce qui implique une certaine prudence dans l'interprétation des documents.